

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois..... 3 fr. »
Trois mois..... 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an..... 9 fr. »
Six mois..... 4 fr. »
Trois mois..... 2 fr. »

DANS LA MÊLÉE

Des ouvriers sont en grève.

D'autres ouvriers continuent le travail.

Tous les matins, les grévistes se rendent à proximité des ateliers, et essayent de débaucher « les renards ». Ceux-ci, quelquefois, se laissent convaincre. Parfois aussi ils se montrent récalcitrants.

Des coups sont échangés, des bagarres éclatent.

Tantôt c'est un « jaune » qui écope, tantôt c'est un rouge. Il arrive même, comme cette semaine à l'usine Chenard et Walker, que ce soit un simple spectateur qui tombe frappé sous les coups de l'un ou de l'autre.

Immédiatement la Grande Presse de Surenchérir et d'ajouter à la tristesse des faits, l'exagération haineuse d'une fantaisie intéressée.

Que ce soit un rouge qui tue ou qui soit tué, le but des articles d'information est le même : il s'agit d'affoler l'opinion publique et de dramatiser des incidents, par eux-mêmes assez regrettables ; les pluminatifs des salles de rédaction n'y manquent pas.

Le rouge a toujours tort ; le jaune a raison.

Qu'importe l'agresseur !

Il suffit qu'un acte de violence ait été commis, pour qu'aussitôt soit jeté l'anathème sur les révolutionnaires, sur la C. G. T., sur les syndicalistes, « ces pelés, ces galeux, d'où nous vient tout le mal ».

Ainsi dans cette affaire Chenard et Walker, c'est un jaune qui est meurtrier. Mais à lire les journaux, dont les manchettes tirent l'œil avec frénésie, on croirait presque que c'est lui qui a succombé sous les coups des grévistes.

Il y a là un parti pris évident : la Presse entend profiter de tout événement ouvrier pour influencer l'opinion dans un sens défavorable au mouvement syndicaliste. Tout prétexte sera bon et s'il n'en est pas, on en inventera.

A cette attitude nette et volontaire, qu'opposent les syndicalistes ?

Peu de chose ! Ils commencent par déplacer la question.

Un jaune tue ; et la plupart des militants ne voient que ce fait brutal, ils le mettent en relief, s'attaquent au meurtrier et paraissent réclamer à son égard l'exercice de la vindicte judiciaire.

Cette attitude est dangereuse et maladroite.

Dangereuse, car hier c'était un jaune qui tuait, demain ce peut être un rouge. La mêlée sociale est de plus en plus vive, ses caractères prennent de plus en plus l'acuité ; la violence devient souvent une nécessité impérieuse. Il est donc prudent de ne point donner des armes à ses adversaires, en fournissant un précédent à la Justice Bourgeoise, qui ne demandera qu'à s'en servir contre nous.

Et puis, la lutte économique ne doit pas être considérée comme une action de tout repos ; il y aura des coups à donner, mais il y en aura à recevoir.

C'est donc maladroit que de crier « à l'assassin » et se plaindre de la résistance des « renards ». Il y a mieux à faire.

Si de ces incidents nous devons tirer une conclusion, il ne faut pas que ce soit une conclusion passe-partout suscep-

tible un jour d'être invoquée contre nous-mêmes.

Le seul enseignement à tirer des événements qui se sont produits chez Chenard et Walker est la constatation épouvantable de la division ouvrière.

Un fait s'en dégage net, précis, cruel : les travailleurs, au lieu de s'unir contre ceux qui les exploitent, ne songent qu'à vivre aux dépens les uns des autres.

Ils se font la concurrence sur le marché du travail, ils se battent, ils se tuent. Leurs patrons entretiennent adroitement cet état d'esprit qui est pour eux la plus sûre garantie de perpétuité de leurs privilèges autoritaires.

Ce n'est point le geste du jaune tuant un gréviste ou un promeneur qu'il faut mettre en valeur ; la désunion ouvrière est autrement importante.

Pour y remédier, il faut que les ouvriers soient amenés à la compréhension de leur intérêt de classe, et surtout qu'ils prennent conscience de la solidarité qui doit les unir.

C'est une œuvre de tous les instants à accomplir.

Les anarchistes, dont le sens positif et l'esprit de révolte sont si grands, doivent être au premier rang pour l'exécution de cette tâche.

Edouard Sené.

LES CAUSERIES DU « LIBERTAIRE »

69, rue de l'Hôtel de Ville

Jeudi 2 mars, à 8 heures 1/2 du soir, Armée et Révolution, par E. BEAULIEU.



LES ABRUTISSEURS

Il ne suffit pas que notre Ploutocratie, hypocritement appelée République, avilisse le noble rôle des éducateurs en faisant d'eux des agents de conservation sociale, il faut que certains instituteurs aillent plus loin et pervertissent les sentiments généreux de la jeunesse en lui prêchant la haine des hommes d'avant-garde. A l'école de la rue Foyattier, il y a un instituteur de cette espèce.

Au cours de ce qu'ils appellent une leçon d'instruction civique, le magister ne s'est-il pas écrié : Cet admirable ordre social dont nous jouissons, grâce au régime républicain, il y a des misérables qui veulent le détruire ; des journaux propagent leurs abominables doctrines : ce sont la Guerre Sociale et le Libertaire.

Où, un beau régime, en vérité, que celui de la féodalité de l'argent — aussi barbare, mais infiniment plus hypocrite que l'ancienne, — dont nous ne cessons de dénoncer les exactions et les crimes. Un tel régime vaut bien l'excès de zèle de cet humble domestique, aux gages dérisoires !

Mais, excès de zèle à part, que devient la neutralité scolaire ? Et si c'est ça la neutralité scolaire, qu'a-t-on à reprocher aux abrutisseurs des écoles congréganistes ?

Deux genres d'une même espèce, Monsieur l'Instituteur.

TROP D'ENFANTS

Sous ce noble régime, Monsieur l'Instituteur, les malheureux qui se saignent

aux quatre veines pour élever un grand nombre d'enfants, « espoir de la nation », ne peuvent même pas trouver, en payant, un toit pour abriter leur lamentable nichée. Témoin ce fait divers, d'aujourd'hui même, si pareil, d'ailleurs, à ceux qu'on peut lire, à chaque terme :

« La famille Varin demeurait rue de Reuilly. On l'a congédiée, au terme dernier, parce qu'il y avait six enfants. Depuis, elle n'a pu trouver aucun propriétaire ou concierge qui consentît à la loger.

« M. Verdeau, commissaire de police, lui a fait donner un secours. »

Il est vrai qu'il faut être bien bête pour renchérir ainsi soi-même sur l'exploitation patronale et les écrasantes impositions de l'Etat, en se chargeant de pareille marmaille, alors qu'il est si simple de l'éviter.

LE CIMETIERE DE L'OUEST

« L'Ouest-Etat passe de mauvais moments, moins mauvais cependant que ses voyageurs. Le Figaro, qui a eu le triste courage de dresser le bilan funéraire de cette exploitation, nous apprend que les accidents s'y répètent à raison de un tous les deux jours. Aucune entreprise, même celle des Pompes funèbres, ne pourrait afficher de tels deuils, qui vont d'ailleurs en augmentant. »

Voilà ce qu'on pouvait lire dans un quotidien, l'autre jour, un quotidien très ministériel, s'il vous plaît.

Que diront les autres, vous demanderez-vous. Ils diront, si on y réfléchit un peu, que l'Etat collectiviste cher à Jaurès et à Hervé, nous en promet de belles !

PAUVRES FLIÉS !

Dimanche dernier, des agents en civil voulant arrêter des bonneteurs qui exerçaient leur industrie à Vincennes (l'Etat n'admet pas la concurrence ; le bonneteau, le jeu par l'intermédiaire des books sont des vols, mais le pari mutuel, ça c'est honnête...), tirèrent deux coups de revolver pour appeler la police, puis se lancèrent à la poursuite des bonneteurs qui, entendant le signal d'alarme, s'étaient empressés de décamper.

Le malheur voulut qu'un ancien brigadier de gardiens de la paix, ignorant le pourquoi des coups de feu tirés, se planta d'un grand diable qui courrait, le revolver encore fumant à la main, et lui flanqua un coup de poing sur la face qui le fit chanceler.

Rugissant de colère, le « grand diable » riposta par un autre coup de poing ; le brigadier reculant, nous assistâmes à un véritable combat auquel prirent part des sergents de ville accourus sur les lieux.

S'étant enfin calmés, nos pugilistes déclarèrent leurs titres et qualités (oui, qualités au pluriel, car n'auraient-ils que celle d'être de solides boxeurs, c'en est une... du reste, plusieurs copains en savent quelque chose), après quoi on les vit se jeter dans les bras l'un de l'autre et se donner l'accolade.

Le « grand diable » n'était autre qu'un flic en civil.

A un coup, des camarades présents à la scène, déjà péniblement impressionnés par le regrettable quiproquo, en eurent, d'attendrissement, la larme à l'œil.

LEURS PEAUX

Si la réaction sociale dont nous souffrons suscitait enfin quelque belle révolte et que, dans la bagarre, l'hippopotame de l'Elysée et la hyène de la place Beauvau fussent envoyés ad patres, que faudrait-il faire de leurs peaux ? disait un camarade.

— C'est tout indiqué, répondit un autre. De la peau de Fallières on ferait un dirigeable et de celle de Briand un tablier pour quelque F...

**Camarades,
par tous les moyens,
venez en aide
au LIBERTAIRE**

Pas un homme, pas un centime pour le militarisme

COMMENT ILS FERONT LA REVOLUTION LEUR ANTIMILITARISME. ET LE NOTRE

Tel est le sujet de la conférence que G. Durupt, C. Mournaud, A. Goldschild feront le jeudi 23 février, à 8 h. 1/2, grande salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne (Métro Temple et République).

Invitation particulière est adressée aux partisans du militarisme « révolutionnaire ».

Entrée : 0 fr. 25, au profit des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire ».

Notre Procès

A l'heure où paraîtront ces lignes, nos amis E. Dulac et Anna Mahé se trouveront devant la cour d'assises, attestant une fois de plus, par leur présence, que la liberté de la presse n'est qu'un vain mot sous la troisième République.

Mais si les juges, qui sont sous la dépendance du pouvoir et ne demandent qu'à se signaler à lui par leur zèle, poursuivent les journalistes, il se rencontre assez souvent des jurés pour prononcer un acquittement. Les leçons et les camoufflets que ceux-ci donnent à ceux-là n'empêchent nullement ces derniers de recommencer : ils ne sont pas fiers !

On l'a bien vu l'autre jour avec le *Pionnier de l'Yonne*. Bien qu'acquitté quatre fois, les juges avaient trouvé bon de le poursuivre à nouveau. Le résultat, c'a été un cinquième acquittement.

Nous voulons espérer que le jury parisien n'osera pas se montrer plus rétrograde que celui de l'Yonne.

Il doit bien cela à l'ami Dulac, en prévention depuis quatre mois. Et comment pourrait-il frapper Anna Mahé pour avoir crié sur l'armée ce que toutes les femmes disent tout bas, ce que tant de penseurs ont éloquentement exprimé avant elle ?

Fédération des Travailleurs Communistes

Dimanche, 5 mars, à 2 heures, dans la Salle des fêtes du Pré-Saint-Gervais

Grande fête familiale

au profit de l'imprimerie de propagande communiste.

Avec le concours du Groupe artistique syndical et des chansonniers révolutionnaires GUERARD et LANOFF.

English Taylor, pièce comique en 3 actes.

Biribi, pièce sociale en 1 acte, d'Henriot.

Causerie par le camarade Jacquemin.

Entrée libre et gratuite.

JEUNESSES REVOLUTIONNAIRES DE LA SEINE

Lundi 27 février, à 8 h. 1/2, salle des Fêtes de l'Egalitaire, 15-17, rue de Sambr-et-Meuse, (Métro Combat).

DEUXIEME CONTROVERSE PUBLIQUE

entre Pierre MARTIN, rédacteur au « Libertaire », et Jean GOLDSKY, rédacteur à « La Guerre Sociale », sur :

LE MILITARISME REVOLUTIONNAIRE

La première controverse donnée sur ce sujet, qui passionne actuellement tous les milieux révolutionnaires, et qui a eu lieu vendredi 17, à la Maison Commune du III, a rendu nécessaire une deuxième réunion. Tous les militants ne manqueront pas de venir écouter la suite de cet important débat.

Entrée : 0 fr. 25 pour les frais.

Une Controverse

La controverse entre Martin et Goldsky ne m'a par paru concluante et ne pouvait l'être ; un sujet aussi important, par les questions complexes qu'il soulève, ne peut être épuisé en une réunion de deux heures. Ce qu'il faut en retenir, c'est que la question est désormais posée devant les travailleurs et qu'elle retiendra leur attention avec tous les problèmes qu'elle fait surgir.

Ainsi que l'a fait Martin, il convient de louer sans réserves Goldsky de sa franchise. Il nous a parlé de dictature et cette terrible éventualité, dissimulée trop souvent, apparaît comme la nécessité à laquelle, logiquement, la propagande insurrectionnelle devait aboutir. Mais, si l'on sait où commence la dictature, on ignore où elle finit, et Goldsky, qui cite souvent l'histoire, aurait pu l'interroger une fois de plus pour en montrer les conséquences et les dangers.

Quelques amis de la G. S. ont manifesté leur surprise indignée quand Martin a déclaré qu'Hervé serait probablement amené à fusiller les anarchistes qui ne s'accommoderaient pas de sa dictature. C'est cependant logique et inéluctable ; de même — et Martin aurait pu l'ajouter — les anarchistes admettraient vraisemblablement, eu égard à la gravité du moment, la nécessité de se défaire du dictateur, fût-ce au prix d'un attentat.

Les sympathies personnelles n'ont rien à voir en temps de révolution, et bien qu'ayant travaillé avec les Girondins au renversement de la monarchie, les Montagnards n'hésitèrent pas à les envoyer à l'échafaud. Une fois débarrassés de ces représentants qu'elle estimait trop tièdes, la Montagne se trouva aux prises avec les anarchistes qui ne l'étaient pas assez, à son gré. « Nos plus grands ennemis », disait Jeanbon-Saint-André, ne sont pas au dehors, « ils sont au milieu de nous : ils veulent porter plus loin que nous les mesures révolutionnaires. » (1).

Qu'on le veuille ou non, cette situation se reproduira tant que, étapes par étapes sanglantes, les anarchistes-communistes n'auront pas instauré la société de leur rêve. Je dis, étapes par étapes, car je crois puéril — pour ne pas dire ridicule — de croire que nous nous trouverons transportés comme par enchantement au sein de cette société, même au lendemain d'une révolution victorieuse. La conscience ne se développe que lentement au sein des masses. C'est dans les bouleversements ultérieurs que ces dernières puiseront et le désir de se libérer davantage et l'expérience pour le faire ultérieurement.

Mais tout cela n'est que la deuxième partie de la Révolution et, comme l'a démontré Martin, ce serait jouer un rôle de dupes que de compter sur le secours de l'armée, car les victoires qu'elle pourrait procurer seraient sans lendemain.

Il est un autre point de sa causerie que Goldsky aurait pu préciser davantage : s'inspirant de l'article du Sans-Patrie, il nous montra une conflagration européenne comme très prochaine ; les nuages qui obscurcissent l'horizon diplomatique ne lui tiennent rien qui vaille. Il insista même beaucoup sur l'imminence du danger. Peut-être a-t-il raison. En l'admettant et en admettant aussi la nécessité de révolutionnariser l'armée, y compris les rempils et les officiers, les insurrectionnels considèrent-ils donc cette tâche comme la besogne d'un jour ?

Sans avoir la prétention de Goldsky, qui se flatte et s'excuse d'avoir démoli notre château de cartes en soufflant dessus, nous pouvons mettre en doute l'efficacité du militarisme révolutionnaire, surtout si l'on attend de lui des résultats aussi immédiats, car je ne ferai pas l'injure aux insurrectionnels de croire qu'ils laisseraient passer, sans agir, l'occasion que leur offrirait cette guerre annoncée pour demain.

Emile Czapke.

(1) La Grande Révolution, — Kropotkine, p. 682.

Réalisme et Idéalisme

Une doctrine qui ne tiendrait pas compte des contingences, une idéologie qui serait sans rapports avec les préoccupations des contemporains auxquels elle s'adresse, n'aurait aucun effet sur la marche des événements. L'anarchisme, pour ne pas faire œuvre vaine, pour prendre dans le mouvement des idées la place qui lui revient de droit : la place prépondérante — doit s'interposer, si je puis ainsi dire, dans le déterminisme des phénomènes ; l'anarchisme doit être non seulement une doctrine et un idéal — un idéal : c'est-à-dire un phare qui éclaire notre marche vers un meilleur devenir et qui recule à mesure que nous avançons — mais il faut qu'il s'applique à être une méthode d'action s'inspirant des faits en vue de les modifier dans le sens d'une plus effective entraide et d'une plus grande liberté.

Pour ceux que passionne cette transformation sociale, qui sont des révolutionnaires conscients à la fois du but à atteindre et des moyens à employer, il est impossible de se désintéresser des syndicats.

Faut-il insister ? Postulons : La tendance humaine au bonheur est incoercible ; l'individu veut développer toutes ses facultés ; l'élément essentiel de ce bonheur est la liberté ; la condition de la liberté pour l'individu, c'est un pouvoir de consommation égal à ses besoins ; mais cela suppose l'instauration du communisme libératoire et une transformation sociale préalable ; la C.G.T. est l'agent de cette transformation.

Ces généralités sommairement indiquées, examinons pour quelles raisons se syndiquent la grande masse des ouvriers. Le motif déterminant est l'amélioration immédiate de leur sort, c'est-à-dire que leur volonté est d'augmenter leur salaire, diminuer le temps de la journée de travail, conquérir des garanties d'hygiène, organiser le placement, lutter contre les risques professionnels et le chômage, contre les abus patronaux, contre les possibles attentats à la liberté individuelle ; enfin de faire respecter les quelques rares dispositions légales qui leur sont favorables, lesquelles le sont appliquées que lorsqu'une force ouvrière suffisante s'y consacre.

Mais le syndicat n'est pas seulement l'organe des revendications que je viens d'énumérer, c'est aussi un instrument de totale libération économique. C'est parce qu'il s'attaque à l'ensemble des forces du Capital et de l'Etat que notre syndicalisme — qui n'est pas, comme le disait très bien le père Barbassou, un syndicalisme de superposition et d'adaptation, mais un syndicalisme de remplacement — est quotidiennement raturé, déformé et olusivement calomnié par la Presse, qui est au service des puissances d'argent.

Le syndicalisme est un pragmatisme, c'est-à-dire une action, une pratique, un mouvement. Il prend l'ouvrier tel qu'il est, l'associe à ses camarades et le fait activement participer à la vie sociale. Le syndicalisme, c'est l'éducation par les faits.

La grève, par exemple, montre à l'ouvrier qu'il ne peut compter que sur lui et ses camarades pour résister aux forces sociales de coercition et de répression qui lui sont immédiatement opposées dès qu'il entre en lutte avec ses exploitateurs. Et alors qu'il n'avait pas compris auparavant que l'Etat est le chien de garde du Capital, son esprit s'éclaire et garde l'empreinte ineffaçable des faits en voyant les soldats, les policiers et les gendarmes, les juges, etc., au service des patrons. Et il comprend ce que mille discours n'auraient peut-être pas pu lui faire entendre.

Notre syndicalisme a l'ambition de grouper toutes les forces de la classe ouvrière, de les coaliser contre le régime capitaliste, de supprimer le patronat et le salariat, qui est une dernière survivance de l'esclavage ; il a l'ambition d'édifier la cité fraternelle du travail, la cité d'amour, de justice et de liberté, où chacun produira suivant ses forces et consommera selon ses besoins.

Ainsi donc, après avoir pris contact avec la réalité et l'avoir modifiée, ce pragmatisme rejoint par ses conséquences les prémisses d'un idéalisme social qui reste le plus souvent dans le domaine abstrait de la spéculation et de la théorie.

La conclusion qui s'impose est celle-ci : pour instaurer la justice, la science professionnelle et l'organisation corporative sont nécessaires. Mais j'ajoute qu'elles ne suffisent pas, car la préalable transformation des mentalités est tout aussi indispensable.

C'est pourquoi, lorsque je parle à des travailleurs, je ne termine jamais sans leur dire : « Il n'est pas nécessaire que vous pensiez comme moi pour vous syndiquer ; il importe seulement que votre intérêt immédiat ou vos conceptions sociales vous y engagent : l'expérience et la réflexion feront le reste. »

« Mais je demande à votre solidarité d'être effective. Ne vous contentez pas de payer régulièrement vos cotisations ; participez activement à la vie du syndicat et de la C. G. T. ; lisez les journaux et publications syndicalistes ; ne négligez pas les autres ; étudiez les questions portées à l'ordre du jour des congrès de votre fédération et de la C.G.T., étudiez toutes les questions relatives à la production et à la consommation. »

« Si vous voulez être des hommes libres,

il faut affranchir votre esprit des préjugés et des erreurs qui l'encombrent, empêchent sa spontanéité, votre compréhension, et y mettre des idées précises sur la transformation sociale nécessaire et la réorganisation du travail subséquente ; si vous voulez vous débarrasser de vos maîtres, il faut que vous soyez meilleurs et plus intelligents qu'eux. »

Je voudrais que tous nos camarades en fissent autant.

Albert Hayati.

En post scriptum, je me suis occupé la semaine dernière de l'attitude du citoyen Renard, au cours d'une grève récente à Dunkerque. Dans une lettre adressée à la Guerre Sociale, notre politicien guesdiste confirme le sens général du discours qu'il prononça le 20 janvier, mais rectifie quelques points de détail, à savoir qu'il a assisté à plusieurs réunions et ensuite qu'il n'a pas dit que les grévistes n'auraient pas un rouge liard des 30.000 francs que la Fédération du textile a en caisse (ce chiffre est faux, paraît-il), mais que ladite Fédération « ne pouvait intervenir que pour la part qui, réglementairement, revenait à chaque fédéré syndiqué avant la grève ».

Renard ne conteste pas la phrase : « Faites voter vos maris, là est le salut ! » Mais il prétend que son langage n'est pour rien dans la reprise du travail, et il revendique pour lui la liberté d'opinion.

C'est un phénomène curieux : nos farouches antilibertaires, qui ne peuvent prononcer le mot d'anarchiste sans l'accompagner d'ironies et de sarcasmes, comme c'est le cas de Renard, invoquent la liberté chaque fois qu'on leur reproche une trahison : Niel, après le discours de Lens, Renard après celui de Dunkerque.

Il s'agit de solidarité, bons apôtres ! Vous avez le droit d'être pour ou contre nous, mais si vous vous prétendez avec nous, nous ne vous reconnaissons pas le droit de nous trahir, et si vous nous trahissez, nous prendrons la liberté de vous traiter comme vous le méritez. Vous avez le droit de dire votre opinion, c'est entendu ! Mais, que diantre ! laissez-nous la liberté de juger vos théories et vos actes !

Petits Pavés

Un juge amusant, c'est celui qui exerçait il y quelques jours encore, sa profession à Tours. Avec lui on n'avait pas le temps de s'ennuyer, car il faisait arrêter les gens au petit bonheur ; il est même fâché qu'un trouble-fête ait fait mettre à la porte un si bon domestique, espérons que cette mesure ne sera pas définitive. Si tous les juges d'instruction, qui opèrent comme le faisait leur collègue tourangeau, étaient relevés de leurs fonctions, il n'y aurait plus de juges en France, chose très regrettable, et comme le meunier Sans-Souci ou comme Deroulède, il faudrait aller à Berlin.

Ce magistrat modèle a joué au Laubardemont, il a voulu mettre en pratique « Les Oubliettes », de Bonis-Charnacelle.

Il s'est attaqué spécialement à des femmes. Reste de vieille galanterie française assainie de mœurs inquisitoriales !

L'une a été accusée et emprisonnée pour un entourage qu'elle n'avait pas commis, l'autre pour un infanticide imaginaire. Que fait ce bon juge ? Immédiatement il fait visiter la première : cris, indignation ; voyant cela il épargne spéculem à la seconde, re-cris, re-indignation.

Lafontaine l'a dit : Il est difficile de contenter tout le monde et son père.

Et puis quoi ? Ces femmes étaient des femmes du peuple. Des ouvrières, est-ce que ça compte ? Ah ! si le bonhomme avait eu affaire à de belles madames, la première aurait pu avoir besoin de 606, la visite odieuse lui aurait été épargnée ; quant à la seconde une ordonnance de non-lieu l'aurait rendue immédiatement à ses cinq enfants.

Que la femme Marchais pleure, s'inquiète de ses pauvres gosses restés au logis, Chotard n'en a cure. Quand on est dans la misère, on ne fait pas d'enfants. N'est-ce pas, vénérable défenseur de la morale, sinistre encarnavalé qui emprisonnes les femmes qui veulent être libres de leur corps, libres de procréer selon leurs désirs et qui au nom de la même justice, de la même morale, des mêmes préjugés poursuit avec la cruauté et sauvagerie, celles qui trament, se tuent au travail pour nourrir leurs petits, qu'inconsciemment elles ont mis au monde, et pour le nourrir lui-même, ignoble pourvoyeur de prisons. Que Marchais passe des heures tragiques, doute de sa compagne, qu'importe !

La justice tient une proie — une victime — l'honneur (ironie des mots !) de la magistrature est sauve.

Il allez donc, c'est pas ta mère !

On s'étonne du sans-gêne de ce magistrat, mais ceci est de coutume dans la magistrature à plat ventre. Il y a 20 ou 25 ans environ, à Nantes, une femme fut accusée d'infanticide (exactement comme la pauvre lavasse tourangelles) ; le médecin légiste, appelé, déclara que l'inculpée avait accouché deux mois auparavant ; la femme cria, pleura, protesta de son innocence, rien n'y fit, le juge ricane, torture la malheureuse qui, quelques mois après son arrestation, accoucha, à terme, en prison.

Shopeur du médecin et du juge qui durent relâcher leur victime. Et voilà !

999 fois sur mille — je suis au-dessous de la réalité — médecins légistes et juges ne

voient dans un inculpé qu'un coupable qui servira à leur avancement. Le médecin légiste en province est ordinairement le complice du juge d'instruction ; il leur fait des causes sensationnelles et ils emploient la torture morale pour faire parler leurs victimes.

Chotard a manqué de doigté en la circonstance. Est-il plus coupable que Drioux qui retint en prison préventive nos amis Dulac, Merle, Almereyda et les chemnôts, sans pouvoir leur faire connaître les actes dont ils étaient inculpés, les ignorant lui-même ? Est-il plus coupable que tous ces présidents de correctionnelles dont Jacques Dhur nous narre les exploits dans le Journal, et qui sèment le désespoir, la misère chez de pauvres diables de gaieté de cœur ? Non ! Chotard appartient à la grande famille des « Tapinophages ».

Et dire qu'il y a des imbéciles qui croient encore à la justice. La justice, Brieux l'a montrée dans la « Robe rouge ». Si Marchais avait fait le geste des Yanella, des crétiens ou des bandits nous aurions servi, avec des tremolos dans la voix, quelques discours sur cette victime du devoir.

Le plus drôle c'est que ces faits qui se renouvellent tous les jours, n'empêchent pas un Q.-M. nommé Raoul Peret, de déclarer sans rire : « Que nous devons nous mettre sous la seule protection du glaive de la loi ».

Ben, mon cochon, t'es pas dégouté !
E. Guichard.

Fédération révolutionnaire communiste

Lors de sa dernière réunion, la commission de propagande de la Fédération a pensé qu'elle devait s'attacher à développer les groupes et leur donner une vitalité sérieuse, de façon à ne plus en voir apparaître et disparaître en peu de temps.

La première expérience sera tentée au 13^e arrondissement. Tous les efforts vont donc porter à trouver des fonds pour louer un local et à rechercher d'autres groupements susceptibles de participer aux frais de location.

Que les camarades de leur côté s'intéressent à découvrir un local propre à cet usage et avisent le secrétaire de la Fédération. Des listes de souscriptions seront mises en circulation.

Il est certain que du jour où les camarades d'un quartier ont un local où des causeries, des conférences, des fêtes sont données d'une manière permanente, la vitalité du groupe est assurée pour longtemps.

Allons, camarades, à la besogne, sachons faire œuvre utile et durable.

La Fédération organise une grande fête le samedi 1^{er} avril, dans la salle de l'Utilité Sociale, boulevard Auguste-Blanqui. Nous nous efforcerons de composer un programme des plus attrayants. Puis, pour continuer la propagande par la distraction, nous ferons des sorties éducatives variées : le 17 avril, lundi de Pâques, nous nous proposons d'aller au Bourget ; le 5 juin nous nous rendrons à Bezons pour déjeuner au bois où un concert sera organisé ; le 15 juillet nous nous dirigerons vers les vertes pelouses de Garches, où tous pourront prendre leurs ébats. Il est bien entendu qu'à ces occasions la propagande la plus large sera faite en faveur du Libératoire, qui nous ouvre sans marchander ses colonnes, ce qui nous permet d'élargir notre action ; c'est pourquoi nous ne saurions trop rappeler aux jeunes surtout la nécessité qu'il y a de former l'équipe volante dont nous avons parlé.

Pour ne pas gêner les camarades de Pantin-Aubervilliers qui organisent une fête le 5 mars, la réunion plénière mensuelle aura lieu le dimanche 26 février, au Restaurant International, 3, place des Victoires.

Il y aura lieu d'envisager la nécessité d'organiser une conférence afin de réunir tous les groupes adhérents à la Fédération ; cela pourrait se faire le jour de Pâques.

Nous avons préparé une brochure qui a pour but d'intensifier la propagande antimilitariste, qui aura 24 pages et que nous pourrions laisser aux groupes à 5 francs le cent. Prière de faire parvenir les souscriptions à ce sujet au camarade Schneider, 126, avenue de Choisy.

Un groupe est en formation dans le 12^e arrondissement. Réunion à ce sujet, mardi 28 février, à 9 heures du soir, à Gambinus, 209, rue de Charenton.

Enfin nous avons le plaisir d'annoncer l'adhésion à la Fédération de deux nouveaux groupes : celui de Mouy (Oise) et les Originaires de l'Anjou. Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Un atelier Communiste

Des camarades de Suresnes nous font part d'une intéressante entreprise :

Nous venons d'ouvrir à Suresnes (Seine) 20 bis rue du Ratriat, un atelier communiste pour la construction et la réparation du cycle.

Le bénéfice étant versé à la propagande, nous nous recommandons à tous ceux qui s'y intéressent pour en assurer la durée.

Chaque commande faite par toi à l'atelier communiste, camarade connu ou inconnu, nous favorisera tout en te permettant d'aider ceux qui luttent contre les parasites et les répuls.

Envoi franco du tarif sur demande adressée à Georges Foll, 20 bis, rue du Ratriat, à Suresnes (Seine).

G. FOLL, J. BLATZ, L. MERCIER, H. NOTTER.

LES RESPONSABLES

Le capitalisme a un crime de plus sur la conscience. Un jaune, armé d'un revolver, a tiré sur des grévistes qui lui reprochaient sa violence, et a tué... un passant qui n'était en rien mêlé au conflit.

Les ouvriers de la maison d'automobiles Chenard et Walker, à Gennevilliers, par solidarité pour soixante-quatre d'entre eux que les patrons voulaient sacrifier, font grève depuis le 6 février.

Ces grévistes, encore qu'ils pourraient très bien le faire, ne réclament rien d'autre que la réintégration de leurs camarades, victimes des basses vengeances patronales.

Depuis son origine, la grève a suivi son cours normal, sans incidents bien notoire. Une douzaine, à peu près, de renégats s'obstinant, quand même, à aller travailler, les grévistes les engueulaient de temps en temps. Ils avaient peut-être tort, ces grévistes, d'être si peu méchants à l'égard des traîtres en question, car les tristes individus, poussés en cela par le patronat et la presse à sa solde, nourrissaient les plus noirs desseins à l'égard de ceux dont la conduite toute de dignité était un quotidien reproche à leur ignominie.

Lundi à 7 h. $\frac{1}{2}$ du matin, les grévistes, dit l'Humanité, se tenaient en masse à 150 mètres environ avant d'arriver à l'usine, dans la rue du Moulin-de-la-Tour.

Par la rue de Paris, un groupe de cinq jaunes s'avancait escorté par six gendarmes et deux agents qu'accompagnaient en serre-file une quinzaine de grévistes, leur reprochant leur conduite.

Un de ces jaunes laissait voir le manche d'un couteau dont la lame était rentrée sous la manche du veston. Les grévistes le firent constater au brigadier des sergents de ville qui, au lieu de désarmer l'individu, le laissa passer quand celui-ci lui eut dit « qu'il travaillait ».

Un autre jaune ouvrit son capuchon et exhiba sa main terriblement armée d'un boyau de caoutchouc, dont les 30 centimètres de longueur se terminaient par une rondelle d'acier. A côté de celui-ci, le coup, un jeune homme sort un revolver. Il le montre et dit aux grévistes : « J'AI DE QUOI VOUS SERVIR. » Des « hou ! hou ! » lui répondirent.

L'homme s'énervait. Mais quoi ! il a une arme, c'est pour s'en servir !... La grande presse, les autorités, ses patrons ne considèrent-ils pas le jaune comme un héros ? Comme en un éclair, toutes les excitations dont on l'a nourri contre les grévistes lui traversent le cerveau. Ne lui a-t-on pas montré que le gréviste est un malfaiteur contre lequel tout est permis ? Il tire un premier coup de feu sans atteindre personne. Puis presque aussitôt et après quelques pas qui ont ramené grévistes et non grévistes un peu plus haut que la rue des Bas, il tire un deuxième coup de feu. Un homme tombe à la renverse. Il est touché au cœur et à peine est-il transporté dans une pharmacie de la place Voltaire, qu'il y rend le dernier soupir.

L'assassiné était un charretier qui passait, accompagnant une voiture de charbon. Le meurtrier est le beau-frère d'un contremaître de la maison Chenard et Walker.

Le jaune assassin a bien raconté qu'ayant cru sa vie en danger, il avait tiré.

La vérité, c'est que ce jeune traître aux intérêts de sa classe devait avoir conscience du rôle odieux qu'il jouait en se mettant en opposition avec ses camarades en grève. C'est pourquoi, sans doute, il s'était armé. La vérité, aussi, c'est que lui et les jaunes de son espèce, subissant chaque jour les excitations de la presse stipendiée, de la presse à tout faire, il ne pouvait agir autrement qu'il l'a fait.

Qu'on ouvre les journaux bourgeois : ils sont chaque jour remplis de contes horribles sur la chasse aux renards, sur les tortures qu'infligent les rouges quand ils sont en grève, aux jaunes qui continuent à travailler. Les histoires rocambolesques des mercenaires du journalisme ne peuvent qu'avoir ce résultat : vouer à la haine les uns contre les autres les travailleurs, ceux qui comprennent leur devoir de classe et ceux qui ne le comprennent pas.

Et dire qu'il y a encore, parmi les ouvriers conscients, des copains qui, tous les matins, font leur pâture intellectuelle de tous ces sales journaux, dont le meilleur ne vaut rien !

On aurait pu croire qu'après le crime du jaune, la presse vénale se tairait, nous ferait grâce de ses habituelles salauderies. Il n'en a rien été. Payés pour mentir, les journaux ont menti. Stipendiés pour la calomnie, les plumeux ont calomnié. Pourtant, il leur sera bien difficile de dire le contraire de ce qui est. Poussé par leurs provocations, un homme en a tué un autre. Le fait est là. Le sang du malheureux charretier de Gennevilliers souille à jamais la presse capitaliste, et toute l'encre d'imprimerie qu'on répandra à ce sujet ne saurait l'effacer.

Louis Granddidier.

P.-S. — Notons qu'immédiatement après que les coups de revolver furent partis, la ficaille s'est ruée sur les gré-

vistes. Mais elle a trouvé à qui parler et quelques flics ont salement écopé. Les ouvriers syndiqués, quoi qu'en disent ceux qui les dénigrent systématiquement, ne sont pas tous des moutons bêlants. Certains, quand on les attaque, se défendent.

Un camarade nous informe d'autre part qu'il y dans cette grève un renard du nom de Bacué, qui n'est autre qu'un conseiller municipal socialiste unifié.

Voilà les individus, ajoute le camarade, en qui les travailleurs ont confiance. Certes je ne veux pas dire par là que tous les socialistes sont des jaunes ; je sais au contraire qu'il y a des camarades du P. S. U. qui sont des bons compagnons d'atelier. Mais que penser de ces politiciens qui nous traitent de vendus à la réaction ? Eux, ils veulent faire le bonheur des autres, c'est entendu. Est-ce que par hasard ce serait en les trahissant ?

ENCORE !

Ce n'est pas assez d'un Marat défiant indéfiniment, « à la tribune », la perfide jacobine, ni de notre Louise, si simple, figée dans la bonté, en spectacle, à quelque carrefour. Voilà qu'on nous promet un Ferrer aussi publiquement béatifié. Sera-t-il de marbre ou de bronze, un livre à la main et pensant, ou le dos au mur, face aux fusils d'une invincible soldatesque ? Je ne sais, et il n'importe... Au reste, pour deux sous, les curieux se procurent auprès des initiateurs circulaire et photographique. Ils pourront même compléter les cinq mille francs nécessaires à la réussite du projet.

Un monument ! C'est donc ainsi que ceux qui n'ont pu — ou su — sauver Ferrer valent nous prouver qu'ils l'ont aimé et compris ? En lui rendant un « hommage » que, d'avance, il a réprouvé. Statuair l'homme ! Alors que la mort a laissé l'achève son œuvre, le précieux de lui-même, et que travailler à libérer l'enfance — il l'a dit en des termes qu'auraient bien dû méditer nos comitards — ce n'est pas seulement la terre, mais la seule manière d'« honorer sa mémoire »... Témoigner de l'estime qu'on a pour quelqu'un par des gestes qu'il condamna et laisser périr ce qu'il eut de plus cher, glorifier par un reniement, voilà où en sont ces admirateurs de Ferrer !

S'imaginaient-ils qu'ils allaient, quotidiennement, sans tapage, faire connaître à leur entourage le meilleur de son esprit ? Ferrer ! Au fond — et quoiqu'ils en croient peut-être — ils se moquent bien de Ferrer. C'est eux-mêmes : leurs petites idées, leurs matérialisations étroites, leurs ambitions superficielles qu'ils exalteront — inconsciemment, c'est possible — sous son nom. Son monument sera l'apothéose de leur « prud'homme » et l'instrument de leurs desseins médiocres. Qu'importe que Ferrer (sa tâche éducative, qui est toute sa survie) diminue peu qu'ils « s'élèvent » en lui !

Ferrer, toi qui t'insurges contre le mysticisme tenace et les enlacements grossiers de la foule, son paganisme invétéré, son culte des individus, tu seras un nouvel aliment de son idolâtrie. A tes côtés, sur des tréteaux, paraderont des rhéteurs, qui invoqueront ta carrière. Confusément jaloux peut-être que tu aies été un homme, ils te descendront au niveau d'un saint...

Et qu'ils n'appellent pas à leur secours nos statumannes, des prétextes d'art. Les jouissances artistiques — les saines : celles qui intensifient la conscience de l'être et reculent son horizon — ont leur source ailleurs que dans les personifications commémoratives, plus ou moins symboliques. Et les sculpteurs qui ont dans le cerveau autre chose que du métier ne perdent pas leur temps à bruler la facies de tel ou tel de leurs semblables et à peigner ses cadavres. Ils s'essaient, autre part et autrement, à ébranler de la vie...

Stephen Mac Say.

CARTES POSTALES

On trouvera au Libératoire les portraits des terroristes russes :

1. GUERCHOVNI, le chef de l'organisation de combat mort à Paris en 1909 après son évacuation de la Sibérie.

2. SASONOFF, l'exécuteur du sinistre Von Félhve et qui s'est empoisonné dans un bague de Sibérie pour épargner à ses amis le supplice du fouet.

3. La camarade ROGOSNIKOVA, qui a longtemps servi dans les rangs de l'organisation de combat, à côté de Sasonoff et de Kalajeff. Prix de chaque carte : 10 centimes, franco, 45 centimes.

L'Arbitraire préfectoral

Les soirées et matinées que Lanoff, le chansonnier révolutionnaire, devait donner au concert de la Mézenge, n'auront pas lieu. Ainsi en a décidé M. Lépine, potentat des rues et lieux publics.

Le bon plaisir policier, il n'y a que cela qui compte dans la bonne ville de Paris. Nos regrets aux Parisiens, pour leur oubli de traditions frondeuses, et nos félicitations à Lanoff, pour avoir su attirer l'attention préfectorale.

La Grève des Cheminots Encore un mot

« La France a l'insigne honneur de fixer sur elle l'attention du monde. Au bruit du trône qui s'écroulait à Paris, tous les trônes avaient été ébranlés, tous les pouvoirs impopulaires compromis. » Ce passage du bouquin d'histoire que j'avais à la *Primaire*, à propos des révolutions européennes nées de la Révolution de juillet 1830, me revient en mémoire à propos des grèves des cheminots.

Je dis les grèves des cheminots, au pluriel, car vous avez vu, père Barbassou, que notre grève vaincue — pas tant vaincue que ça, du reste — a déterminé en d'autres pays d'Europe de nouvelles grèves. L'exemple a été contagieux.

Les cheminots portugais ont été les premiers à emboîter le pas à leurs camarades français. Ceux d'Angleterre et d'Espagne ont suivi ensuite. Quant aux Italiens, ils s'agitent et envoient à leur patron l'Etat des avertissements caractéristiques. Il n'est pas jusqu'à l'Allemagne qui, toute caporalisée qu'elle ait été par Bismarck et les social-démocrates, ne s'éveille à la longue et n'ait en perspective sa grève des voies ferrées.

Cette jaspine est du fils Dubrac. J'ai profité des deux jours qu'il passe chez ses vieux au retour d'une excursion au Luxembourg et en Belgique pour le questionner sur la situation.

Elle n'est pas trop mauvaise, m'a-t-il répondu. Si quelqu'un a à se plaindre, c'est assurément les actionnaires, dont le papier dégringole. Les actions du Nord ont baissé de quelques centaines de francs. Le *Gaulois*, organe des juifs baptisés, nous apprend qu'en 1910 les Compagnies ont perdu la petite bagatelle de 845.144.587 francs, sans compter les centimes.

Et ça continue en 1911. Ça continuera de plus en plus tant que les grands juifs du Nord — ceux-là baptisés au sécaleur — n'auront pas mis les pouces et réintégré les révoqués.

Tu as vu leur réponse insolente au gouvernement. Tu as vu aussi que la presse tout entière a fait à peu près le silence sur la réintégration des ouvriers et employés de l'Ouest-Etat ; un mot d'ordre a dû passer par là.

Une autre preuve que l'action directe n'a bon, c'est l'obtention des cent sous et des autres revendications de détail. Les cheminots n'ont qu'à continuer la grève perdue et très certainement ils auront satisfaction complète.

Ce que j'ai constaté et ce qui est réconfortant pour nous, c'est la croissance incontestable de l'esprit de révolte et la formation d'une mentalité vraiment révolutionnaire chez les serfs de la voie ferrée. J'ai haussé les épaules en lisant le compte rendu des conférences de Niel parlant de désorganisation et de découragement. Est-il donc frappé de cécité celui que l'on baptise le général la Déroute, pour ne pas voir que malgré la défection du réseau qu'il administre les plus beaux faits de solidarité ont surgi du mouvement qu'il critique ?

Compte-t-il donc pour rien que tout en préparant leur revanche, les vaincus momentanés aient réussi à faire vivre de leurs petites mains nombreuses cotisations prélevées sur des salaires exiguës les milliers de révoqués ?

Il s'est trouvé à la Chambre des parlementaires hypocrites — tel le millionnaire Berteaux — pour s'apitoyer sur la misère des révoqués. Des journaux bien pensants ont brodé sur le même thème cherchant à faire de cette misère un épouvantail pour éviter de futures batailles.

Peine perdue. J'ai pu causer en diverses villes du réseau du Nord avec des employés et des ouvriers de cette Compagnie. Ils n'ont pas peur : la révoque, ils s'en moquent comme de la mobilisation.

Tous savent, je vous l'ai dit une autre fois, qu'un ordre de mobilisation peut être impunément désobéi. Tous savent, à présent, que les quelques milliers de révoqués que peuvent décréter Compagnies et Etat ne pourront, d'aucune façon, enrayer le mouvement.

Décidément nous marchons vers une révolution prochaine. La grève des cheminots a plus fait pour la préparer que cinquante ans de propagande orale ou écrite. Quant à Briand, on dirait, à certains moments, qu'il a à cœur d'être le fossoyeur de la bourgeoisie.

Je ne sais au juste ce qu'il a dans la peau. J'ai vu, qui l'a connu, nous le représentait comme un forban capable des plus grands forfaits pour arriver à la dictature en un moment de panique bourgeoise, tandis qu'Hervé, qui le connaît également, nous en fait un maladroît gaffeux, dangereux surtout pour le capitalisme qui a mis en lui sa confiance.

Quoi qu'il en soit, les cheminots deviennent de plus en plus révolutionnaires. Ils savent qu'un nouveau mouvement de grève précipitera la Révolu-

tion en affamant les villes. Celles-ci, à leur tour, se révolteront, des tribunaux révolutionnaires frapperont les ennemis de la Révolution et du Proletariat.

Mon jeune et hétéroclite ami me parla ensuite de la campagne faite par les cheminots pour l'étatisation des chemins de fer. Il croit que c'est du socialisme, bien qu'en Russie, en Allemagne, au Japon, en Italie les chemins de fer appartiennent à l'Etat.

Je laisse de côté cette question pour dire deux mots de la dernière phrase que je viens de citer du camarade : « Des tribunaux révolutionnaires frapperont les ennemis de la Révolution et du Proletariat. »

C'est là, je crois, la conception babouviste d'une révolution sociale, continuée par Blanqui et les blanquistes et à laquelle semblent se rallier les insurrectionnels.

Il y a même une brochure : *Comment nous ferons la Révolution*, qui expose cette théorie jacobine.

Notre conception de la Révolution est tout autre. Nous la comprenons surgissant des entraillures populaires toute spontanée et n'empruntant rien des formes coercitives du passé.

La grève générale, idée jaillie des masses prolétaires et non éclose dans le cerveau d'un intellectuel, nous paraît être la forme initiale de la Révolution économique, de la Révolution ouvrière.

La vieille tradition jacobine, la dictature parisienne chère aux blanquistes, la dictature du Proletariat des collectivistes, autant de choses désuètes. La Révolution triomphera grâce à l'éparpillement des foyers révolutionnaires. Elle sera partout : à l'usine, aux champs, à la mine, sur les voies ferrées, sapant les institutions vermineuses, brisant tous les pouvoirs, expropriant au profit de tous toutes les richesses.

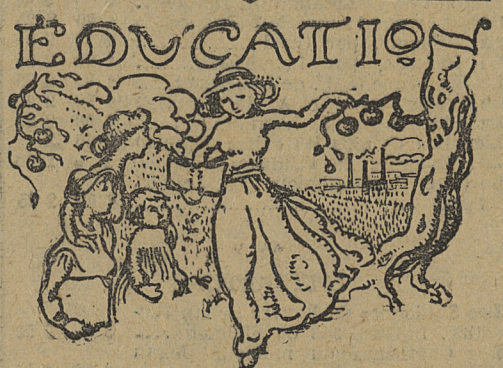
Et cela fait par les intéressés eux-mêmes, tout gouvernement, qu'on le veuille ou non, étant forcément réactionnaire et servant d'obstacle à la marche de la Révolution.

Voilà, je crois, où nous divergeons fortement de nos voisins insurrectionnels : sur l'aboutissement de la Révolution, plutôt qu'en des différences de tactique sur le militarisme. Ils sont collectivistes, passe encore. Il n'y aura certes pas d'uniformité dans le régime économique après la Révolution, mais ils sont aussi Etatistes et là le désaccord est absolu.

Je sais bien qu'ils nous disent que cet Etat ne sera qu'une administration des choses. Zut ! ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille.

Pas de rédempteur, pas de sauveur, pas de Robespierre. Le peuple *fera* de sa, comme disent nos voisins d'Italie, et nul chef n'est capable de diriger l'universel et incessant combat.

Le père Barbassou.



EDUCATION

Pour le Syndicalisme Libertaire

Bien des syndiqués ne voient que la revendication du jour, qu'il faut faire triompher par tous les moyens, c'est-à-dire pas toujours très moraux. Nombre d'entre eux aiment assez à connaître les joies de l'ivresse, sont autoritaires et n'admettent pas la libre discussion. Pour cela et pour d'autres motifs du même genre, des camarades ont dit qu'il n'y avait rien à faire dans les syndicats ; et pour preuve ils nous parlent d'anarchistes qui ont été obligés d'y amoindrir leurs conceptions et de prendre des postes de secrétaires. Essayez donc, nous disent-ils, de prendre la parole dans une assemblée générale, essayez de parler d'anarchie et vous verrez comme vous serez accueillis.

A tout cela nous pouvons répondre que si on ne peut rien quand on est seul, on peut beaucoup si on s'unit. Que les copains forment dans chaque corporation un groupement d'action syndicale et ils pourront faire de la propagande anarchiste.

Mais ce sont surtout des groupements de jeunesse syndicales qui rendraient de grands services. Ce sont les jeunes surtout qu'il nous faut toucher ; or, les jeunes s'intéressent fort peu aux gros groupements. Dans les petits groupements on pourrait, d'autre part, les tenir constamment en haleine, ce que négligent de faire les syndicats. Enfin ils sentiraient là qu'ils peuvent et doivent agir eux-mêmes et leur éducation irait bien plus vite, tandis qu'au syndicat ils ne peuvent

rien dire, d'où ils concluent qu'ils n'ont rien à y faire.

Mais pour fonder ces jeunesse dans chaque corporation, il faut l'appui des copains qui viendraient prendre la parole dans les réunions de propagande, que l'on pourrait organiser un peu partout et où l'on pourrait distribuer des journaux et vendre des brochures.

Aux copains des diverses corporations de faire de leur mieux.

Ernest Duté.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures. La Biologie, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 121 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Laumonier, 580 pages, 28 figures.

La Physico-Chimie, par le Dr Fauvel. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

La Psychologie ethnique, par Ch. Letourneau. Mentalité des races et des peuples, 350 pages.

L'Embryologie générale, par le Dr Roule. Origine et évolution des êtres, 512 pages, 121 figures.

La Psychologie Naturelle, par le Dr W. Nicolai. Histoire naturelle de la pensée, 446 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au Libraire ; 2 fr. 25 franco. — Cartonné : 50 centimes en plus.

La Russie constitutionnelle

La commission du budget de la Douma, dans son rapport sur le ministère de l'Intérieur, donne des chiffres très intéressants sur la déportation administrative. Au mois d'octobre de 1910, on comptait 88.387 déportés. Pour la même année, il y a 650 déportés morts.

Sans tenir compte des peines monstrueuses infligées à ceux qui veulent se sauver de la torture et de la mort lente, 2.501 déportés se sont évadés depuis 1905.

La bassesse et la vilénie d'âme des arrivistes et des profiteurs n'ont pas de bornes. Les politiciens, les splendides, les valets des financiers ne sont pas seuls qui constituent cette grande armée des prostitués. Le grand chanteur russe Chaliapine, ami de Maxime Gorki, avec qui il a vécu dans la détresse morale et matérielle, a dépassé par sa bassesse toute la valetaille de l'Assassin Impérial. Au théâtre Marinsky, il s'est mis à genoux devant l'Assassin en lui chantant l'hymne national.

Pour se justifier, ce crapaud et ce saligaud a dit cyniquement qu'il n'a pas pu se dominer quand il a vu « son tzar », tant les émotions patriotiques étaient fortes.

As-tu oublié, vilaine crapule, le sang de ton ami Kouchine, pendu par le même Assassin ? As-tu oublié, infâme, la persécution odieuse de ton ami Gorki, détesté par ton maître et tous ses domestiques ?

Manifestation dans l'Université de Saint-Petersbourg

Le 1^{er} février, à 3 heures de l'après-midi, les étudiants, au nombre de 600, ont manifesté avec des drapeaux rouges. Le recteur de l'Université, qui essaya de haranguer les étudiants en les conviant au calme, fut conspué et mis dehors. La police a évacué les lieux avec les sabres au clair.

Le Comité délégué par les élèves des écoles supérieures de Saint-Petersbourg a décidé de déclarer la grève générale des étudiants. Cette grève doit continuer jusqu'au mois d'août.

Odessa. — On a exclu de l'Université 120 nouveaux étudiants.

Est-ce le commencement de la fin du règne des cosaques ? La révolution de 1905 commença de même manière. Les sacrifices des jeunes sont la garantie de la victoire.

La police universitaire

Le ministre de l'Instruction publique a permis à l'administration de l'Université d'Odessa de former sa propre police, et pour ce service il a ouvert à cette administration le crédit annuel de 45.000 francs. Cette police sera composée de 30 agents et de 4 brigadiers, qui seront logés dans le bâtiment de l'Université.

Nous ne serons pas étonnés si bientôt on nous apprend que le recteur et les professeurs de l'Université sont les fonctionnaires de la police et de la Sûreté générale !

L'antimilitarisme en Russie

A Odessa, le paysan Vénédictoff est condamné à 4 ans de travaux forcés pour propagande révolutionnaire dans l'armée.

Vive le militarisme « révolutionnaire » !

La Renaissance Sociale

Il n'est pas de méthode, si bonne et si avantageuse soit-elle, qui n'ait ses inconvénients et ses détracteurs passionnés.

Le système communiste, basé sur les plus généreuses et plus larges données, n'échappe pas à cette règle. Les critiques les plus sensées comme les objections les plus absurdes ne lui ont pas été épargnées.

Du reste, le fonctionnement de la société actuelle, les traditions courantes, l'éducation moderne, sont tellement opposés à l'idéal communiste, qu'il est fort difficile de se le représenter dans sa réalisation expérimentale.

L'humanité évolue dans le sens déterminé par les institutions, au profit de quelques-uns, mais au détriment de la grande masse, broyée par ses engrenages.

Si l'état social propriétaire accorde à ses privilégiés de paradisiaques jouissances, en les gorgant de bien-être et de luxe, il est indéniable que la majorité des humains pâtit de la concurrence féroce et du vol organisé. Et si, par contre, la propriété individuelle est pour certains le gage de la liberté et de la considération, elle est pour la plupart la source de la servitude, des privations et des souffrances continues. Et lorsqu'on nous objecte que la propriété est un stimulant au travail, un facteur important d'émulation, nous pouvons répondre, qu'à part de très rares et très nobles exceptions, elle suscite le goût de la paresse, de la débauche, du lucre, de la prostitution et du meurtre.

Dans la société communiste, à mesure que les individus s'initieront à leur rôle social, le labeur ne sera plus une contrainte, une charge, une cause de soucis quotidiens, en vue de revenus problématiques. Au contraire, exécuté dans des conditions hygiéniques, je ne vois pas trop ce qu'il aurait de vexatoire, de répugnant.

Se rouler les pouces durant toute une existence contemplative, n'a rien de particulièrement enviable pour des êtres sains de corps et d'esprit.

Et puis, l'émulation féconde pourrait provenir de l'exemple donné par les groupes d'affinité, les communes où l'ordre serait le mieux assuré par une sage administration (entretien des routes, canaux, voies ferrées, etc., aménagement confortable des habitations, répartition équitable des denrées, entente et entraide dans l'effort).

Il est à présumer, et nous en convenons, que l'humanité ne se départira pas de ses coutumes surannées, de ses habitudes séculaires, sans tâtonnements, sans sursauts, voire même sans catastrophes.

Un enfant tombe et rechute fréquemment avant de savoir marcher.

Le genre humain, tenu de tous temps sous la tutelle intéressée des religions et des morales abêtissantes, étranglé par des codes draconiens, n'a pas encore fait l'apprentissage de la vie libre et vous voudriez qu'il prît soudainement se guider dans la voie du progrès et de la liberté ?

Mais débarrassez-le donc, avant tout, des chaînes qui le rivent à son boulet de misère et de servitude. Coupez ces liens qui l'enserrent et le meurtrissent. Alors, mais alors seulement, il saura trouver son équilibre et instaurer, par l'usage de l'indépendance, l'organisation adéquate à ses nouvelles conditions de vie sociale. Vous verrez aux lendemains d'émeutes triomphantes, la promptitude de la farouche énergie, l'intelligente initiative, briller dans ces regards étrangement févreux.

La propagande préalable aura déjà semé des germes d'organisation sociale, esquissé chez beaucoup des plans qu'ils se hâteront de réaliser.

A l'enthousiasme de la victoire succèdent les fécondes méditations. La pratique de la liberté, sans contrôle, engendre seule les nobles pensées, les œuvres sublimes. L'extension du machinisme, l'application de la science au progrès donneraient à la production un essor inconnu jusqu'alors. L'ère nouvelle de rénovation sociale succéderait au choc des rivalités, des appétits, des égoïsmes. Car, par le communisme, la distinction du mien et du tien, n'existant plus, toutes ces barrières fratricides interposées entre les nations, les collectivités et les individus, seraient abattues pour ne laisser place qu'à l'intérêt commun.

C'est pour cette œuvre grandiose de libération et d'amour que luttent les anarchistes-communistes, invitant à y collaborer tous ceux qui souffrent de la misère, des exactions patronales et des injustices révoltantes de la société bourgeoise.

Il est un vieux dicton, en usage dans le peuple et qui dit que le soleil luit pour tout le monde. Les vêtements, le vivre et le couvert sont aussi indispensables à l'être humain que l'eau, l'air et la lumière.

Mais s'il est fort difficile de doser la part de calorique et d'oxygène qui revient à chaque individu, il est aussi malaisé de définir la part d'alimentation et de tous les objets utiles à la conservation de son organisme, auxquels il a droit. Sans être des sybarites, nous que l'on accuse souvent d'être des barbares, nous ne voulons pas revenir à l'âge des cavernes. Les progrès dans les sciences mécaniques, dans la chimie, dans tous les domaines de l'activité humaine, ont accéléré la production, l'ont multipliée à un tel point qu'on peut la juger suffisante pour donner à tous les habitants du globe un bien-être plus que relatif, sans le concours intéressé de mauvais bergers se taillant la part du lion.

Il y a place pour tous au banquet de la

vie et nous ne voulons plus, en échange d'un labeur de galérien, mendier à quatre pattes les reliefs du festin devant lequel sont attablés nos maîtres insolents.

Un jour viendra, que je souhaite proche, où nous troublerons leurs digestions de pourceux répugnants et où nous leurs demanderons compte de toutes leurs infamies.

Paul-Emile Jullien.

Un professionnel de la ratiocination

Armand, notre vénéré Armand, écrivain, conférencier, propagandiste zélé et infatigable, fin connaisseur en toutes choses, en somme, notre illustre Armand me reproche d'être fantaisiste dans mon succinct exposé de la théorie anarchiste-individualiste de Tucker.

Je disais, notamment, « que Tucker niait la violence dans la lutte contre la forme sociale actuelle, mais qu'il acceptait la violence comme nécessaire pour garantir l'indépendance et l'inviolabilité des contrats conclus entre les individus. Car Tucker tout en étant individualiste n'en est pas moins pour cela un sociétaire convaincu, pour qui l'épanouissement de l'individu est inséparable d'une forme sociale. »

Quand nous nous déclarons partisans de la violence, nous voulons dire par là que la violence est notre seule arme pour conquérir la liberté et le bien-être. Pour nous la violence a un caractère — et il ne peut pas en être autrement — éducatif et destructif, par conséquent éminemment édificateur.

Résister à une force ou se défendre d'un danger quelconque n'est pas la violence, tant que cette résistance ou cette défense n'ont pas pris le caractère de l'action consciente et tant qu'elles conservent le caractère de la réaction instinctive ou même consciente. La violence renferme en elle trois traits caractéristiques : résistance ou défense, action et préméditation. Voilà en quoi consiste la violence. Voilà comment et pourquoi nous sommes des révolutionnaires.

Tucker nie la violence. Mais il ne nie pas la résistance ou la défense. Ceci aurait été idiot. Car on résiste et on se défend, parce qu'on vit, parce qu'on a de la chair et des nerfs. Tolstoï lui-même n'aurait pas hésité à se défendre d'un chien enragé ou d'un fou.

Mais Tucker nie la violence et quand il accepte l'emploi de la force, il le fait à contre-cœur. Il est pour le pacifisme. Et il faut avoir la manie de discuter toujours et sur tout pour appeler fantaisiste cette seule manière de comprendre Tucker, ou il faut avoir l'habitude de parler de choses qu'on ne connaît pas. Armand appartient à ces deux catégories d'individus.

Voilà d'ailleurs les pensées de Tucker lui-même sur la violence :

« Quiconque prescrit la violence avec discernement et comme panacée, quiconque la recommande en général comme remède, quiconque même en fait usage frivolement ou comme pis-aller, tous ceux-là sont des charlatans ». Si on enlève à cette idée les mots dialectiques et la manière casuistique, que constituent le fond de tout le raisonnement de Tucker, on verra plus clairement le dégoût de Tucker pour la violence. « Aussi longtemps que la liberté de la presse et de la parole existent on ne doit pas avoir recours aux moyens violents pour combattre la tyrannie. Même si la liberté de la parole était violée dans un, ou dix, ou cent cas, cela n'autorise pas encore à verser un déluge de sang... » Et ailleurs : « La résistance passive est l'arme la plus puissante que l'homme ait jamais maniée dans la lutte contre la tyrannie... C'est la seule résistance qui ait des chances de succès à notre époque de subordination militaire... Une révolte est facilement étouffée ; mais il n'est point d'armée qui puisse pointer ses canons contre des hommes paisibles qui ne se rassemblent même pas dans la rue mais qui restent chez eux et se maintiennent dans leurs droits. »

Tucker, comme un habile dialecticien, ne dit pas toute sa pensée. Mais il masque très mal sa répugnance pour la violence dans la société actuelle. Il est contre, quoiqu'il nous parle de la nécessité de l'assassinat par la dynamite, ce que, d'ailleurs, il désavoue par la suite. Et la manière d'exposer ses idées par des articles de polémique (Tucker n'a pas encore écrit un livre où on puisse trouver l'exposé systématique de ses idées) lui donne la possibilité d'être dualiste par excellence. Il parle très souvent de la révolution sociale tout en lui donnant le caractère de la résistance passive.

Armand entend les mots, mais non leur sens. C'est, d'ailleurs, compréhensible, car c'est beaucoup plus facile.

Mais Tucker est catégorique et absolu quand il nous parle de la violence dans la société anarchiste-individualiste. Il l'accepte. Il la croit utile et nécessaire. Celui qui ne veut pas respecter le contrat sera soumis à des peines diverses. C'est, d'abord, la prison ; c'est ensuite la condamnation à mort. Mais si ces deux moyens ne sont pas suffisants, la torture constituera le moyen légitime de coercition contre les individus et de défense de la société, basée sur le contrat.

Est-ce de la fantaisie ? illustre Armand.

Je n'entends pas discuter « la théorie » économique de Tucker. Armand le fait sans la connaître, car il me reproche des choses qu'il n'a jamais pris la peine de vérifier. L'école manchestérienne avait pour idéal le fameux principe : « Laissez faire, laissez passer. » Les libéraux ont agrandi ce principe. Quel-

Les anarchistes s'en sont servi pour l'élaboration de leurs théories économiques. La production libre, la propriété de cette production, la possibilité d'agrandir cette propriété par l'acquisition légale et légitime des produits étrangers, la liberté entière de l'émission de la monnaie, de constitution des banques, en somme l'existence de la propriété, de la monnaie et, surtout, la conservation de la valeur des produits, comme d'une mesure d'échange, sont les traits caractéristiques de la théorie économique de Tucker. Au fond, Tucker et les économistes libéraux, tous les bafouilleurs whigs et torys sont d'accord... Je ne veux rien dire de plus. Armand m'a déjà obligé à lui expliquer beaucoup de choses, mais il est si content quand on s'adresse à lui !

Wasso Chrochell.

L'Agitation

TOULOUSE

L'antimilitarisme chez les universitaires

Les étudiants républicains de Toulouse avaient organisé, lundi dernier, une conférence sur l'antimilitarisme. Curieux d'entendre discuter ce sujet dans ce milieu, nous y allâmes quelques-uns.

Au moment où la recrudescence du Sans-Patrie porte cette question à l'ordre du jour dans les milieux révolutionnaires, il était intéressant d'aller répondre aux étudiants ou de mettre les points sur les i.

Devant un auditoire assez restreint, mais attentif, un étudiant traita la question ou du moins pendant une demi-heure déclama une leçon apprise par cœur, qui n'avait rien de commun avec l'antimilitarisme que nous professons. Il récita les clichés humanitaires de F. Passy et les arguments que l'on nous a ressassés, à chaque congrès de la paix, contre les armements et les guerres ; en somme il ne fit pas d'antimilitarisme et déclara même n'avoir pas étudié le sujet ; c'est d'ailleurs un fait curieux chez nos étudiants qui pour la plupart n'étudient jamais.

Notre camarade Lux demanda la parole, et après avoir déclaré que l'orateur n'avait pas traité la question qu'il s'était borné à s'attaquer aux effets d'un mal en négligeant les causes, Lux posa nettement le problème, à savoir : *Le militarisme est le corollaire indispensable du patriotisme ; c'est un nom de la patrie, pour la défendre, que l'on entretient des armées. Donc nous pouvons en déduire que quiconque se dit antimilitariste, est forcément antipatriote.* La thèse posée, il faut la démontrer, et pendant 1 heure 3/4, avec faits, preuves, documents à l'appui, Lux fit le procès du patriotisme, montrant que seuls les anarchistes — et il insista sur ce point — étaient les vrais antimilitaristes. Il y a un fossé qui nous sé-

pare des socialistes, et nous comprenons fort bien l'attitude du « Général », aujourd'hui.

Des socialistes présents essayèrent de répondre, mais sur des à-côtés, parlant d'action directe, de violence, de chasse aux renards, etc., à quoi notre ami répondit avec éloquence et tout à son avantage.

Mais aucun n'osa aborder les problèmes posés par Lux, à savoir : 1° si la Patrie existait ; 2° si nous devons la défendre ; 3° l'attitude du révolutionnaire en temps que négateur du militarisme. En somme, bonne soirée surtout dans ce milieu où on a l'habitude des discours officiels. Nous osons croire que nos efforts n'auront pas été perdus.

Que les anarchistes continuent leur propagande sans se soucier des élucubrations d'un « Général » ou de ses lieutenants.

Han Ger.

MARSEILLE

Nouvelle histoire banale

Comme pour appuyer un de mes derniers articles, voici un « fait divers » assez suggestif, extrait du *Petit Marseillais* du 13 février.

Une jeune bonne de 18 ans, Léontine Bourcet, se plaignait, il y a quelques jours, de douleurs internes. Au docteur qui vint la visiter, elle dit qu'elle avait eu une forte hémorragie.

Quoique malade, elle insista dans la nuit du 10 au 11, pour qu'on la laissât seule dans sa chambre. Le lendemain on la trouva morte, et l'on découvrit en même temps le cadavre d'un nouveau-né portant des traces évidentes de strangulation. Le naif rédacteur du *Petit Marseillais* se demanda avec angoisse ce qui a bien pu se passer ! Mais la chose me paraît assez simple à expliquer : ayant accouché de son enfant et prévoyant tout le malheur qu'elle et son petit auraient à endurer, la mère a étranglé le nouveau-né ; et — soit par accident, soit par une blessure volontaire — elle a succombé à une hémorragie, ainsi que l'a constaté le médecin.

Pensez-vous que la pauvre femme serait morte si la société lui avait préparé un sort différent de celui qui l'attendait ?

Ory.

ROANNE

La semaine sociale

Dans l'industrie textile, le travail est de plus en plus rare, un chômage meurtrier va s'intensifier à mesure que s'approche la bonne saison ; certaines maisons ne font travailler que trois jours et demi, d'autres quatre jours par semaine. Beaucoup de tisseurs et tisseuses n'ont guère un métier où attendent les chaînes, ces travailleurs étant au pièces, il s'ensuit encore une diminution de salaire de moitié, les ouvrières travaillant à la préparation subissent également le contre-coup de cet état de choses. Les exploités, devant l'inertie, l'indifférence de leurs esclaves consentent encore cette situation misérable, ils en profitent

pour l'accepter que comme inférieure la marchandise première ; pour un rien, l'ouvrier ou l'ouvrière se voit appelé au bureau. Certains potentats font plus encore. Trouvant que certains de leurs ouvriers ne produisent pas assez, ils les invitent à faire davantage, sinon c'est la rue avec ses conséquences meurtrières ! Que fait l'ouvrier ou l'ouvrière tisseur devant tant de provocations, devant tant de cynisme de la clique patronale et de leurs sous-ordres ? Rien ou presque rien ; très peu sont syndiqués, la grande majorité se contente de se plaindre, de gémir. On sent que la révolte gronde à l'intérieur, mais la peur de se grouper, ou l'ignorance de ce que peut donner une organisation syndicale active et révolutionnaire, les empêchent de faire le geste nécessaire ; pour la plupart, ils attendent que leur bien-être leur soit donné par quelques bonnes lois.

Les malheureux attendront longtemps que le dieu Etat améliore leur triste sort. Ne comprendront-ils pas enfin que leur situation s'améliorera le jour où, jetant bas tous les préjugés, ils voudront faire leurs affaires eux-mêmes.

F. D.

Communications

PARIS

Groupes artistiques syndicaux, Saison 1910-1911
2^e année, 6^e fête mensuelle
Dimanche 26 février à 2 heures du soir, salle Ferrer, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau. Grande fête familiale organisée par les syndicats des employés de la région parisienne : Travailleurs gaziers ; Chauffeurs mécaniciens ; Serriers ; Industriels florissants et Mémoristes avec le concours du *Groupement Artistique Syndical*.
Partie concert suivie de : *La Fiancée russe*, pièce en 1 acte d'Hyppolyte Hanriot et Canallé et *Compagnie*, pièce en 1 acte de Pierre Norange.

Causerie par le camarade Marie, secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine, sujet traité : *Indifférence et ses inconvénients*.
Entrée libre.

Grande tournée E. Girault. — Troisième diffusion. Série de conférences gratuites. Le camarade Girault va entreprendre une série de conférences entièrement gratuites dans les six départements de l'Aude, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, du Lot-et-Garonne, de la Gironde et des Basses-Pyrénées.

Les camarades du groupe de Lencoste, Saint-André-de-Rocquencourt, Quillon, Limoux, Carcassonne, La Vaulx, Foix, Pamiers, Saint-Girons, Saint-Gaudens, Castelnau-d'Aud, Villefranche, Saint-Sulpice-sur-Léz, Toulouse, Montauban, Agen, Tonneins, Villeneuve-sur-Lot, Nérac, Marmande, Casteljaloux, Langon, La Reole, Bordeaux, Arcachon, Morcenx, Dax, Bayonne, Biarritz, Le Boucau, Orthez et Mont-de-Marsan, sont priés de se mettre de suite en rapport avec lui pour l'organisation. Lui écrire poste restante, Perpignan (P. O.).

Jeunesse libertaire du 18^e. — Le groupe a décidé d'organiser une série de causeries et de conférences éducatives.

Il invite toutes les militantes et tous les militants à assister à ses conférences qui ont entièrement libres.

Jeudi 1^{er} mars, à 9 heures, causerie par Bu-

let, sur : « Les deux écoles (laïque et chrétienne). »

Ces causeries auront lieu au siège, salle Bousquet, 89, rue Duhesme.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, Jeudi 2 mars 1911, conférence publique et contradictoire : *Le problème de l'éducation, son importance sociale*, par Charles Laisant, examinateur à l'Ecole Polytechnique.

La libre Recherche (groupe d'études sociologiques du quartier Latin, salle de la Lutèce Sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours, 16, le vendredi 24 février à 8 h. 1/2, causerie par Hella Alzin. Sujet : *Violence et lâcheté*.

Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens, section du 20^e arr. Salle du Foyer populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Tous les lundis permanence de 8 h. 1/2 à 10 heures. Lundi 27 février à 8 h. 1/2 : *Etude du corps humain. Nutrition ; Excrétion*, par Pascal.

Emancipantia Stelo, union internationale des Indistes d'avant-garde.

Un cours d'ido par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements et recevoir la brochure gratuite, sur *Esperanto ou ido ?*, écrire avec timbre pour réponse, à Emancipantia Stelo, 5, rue Henri-Chevreau, Paris (20^e).

Jeunesse de l'Epicerie. — Vendredi 24, bourse du Travail, salle des Commissions, 2^e étage. Présence indispensable de tous les adhérents.

Sujet traité : *De l'attente des Jeunes de l'Alimentation pour une propagande collective*.

PANTIN-AUBERVILLIERS

Fédération communiste révolutionnaire, groupe de Pantin. — Réunion le samedi 25 février.

1^{re} Organisation de la fête du 5 mars ;

2^e Causerie par un camarade ;

Prière à tous les camarades en possession de carnets de tombola vendus d'en verser le montant au groupe.

Présence indispensable de tous.

PONTOISE

Groupes d'études sociales. — Réunion du groupe le samedi 25 février, à 8 heures et demie, au siège social, salle Clarté, 17, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Causerie par le camarade Chrochelly : « Communisme et individualisme. »

Invitation cordiale à tous les camarades de la région.

GRENOBLE

Groupe intersyndical révolutionnaire. — Samedi prochain 25 février, à 8 heures et demie du soir, au local habituel, salle du premier étage du café Chardol, rue Chemise, 11 (entrée par l'arrière), controverse sur : « Le militarisme révolutionnaire. »

Invitation cordiale à tous.

THIERS

Samedi 25 février, à 9 heures et demie du soir, Bourse du Travail, réunion de tous les copains. Causerie par un camarade sur : « L'éducation. »

MARSEILLE

Comité de défense sociale. — Dimanche 26 février, à 2 heures de l'après-midi, grande manifestation de propagande avec le concours d'artistes et d'amateurs distingués.

Cette matinée artistique aura lieu à la Bourse du Travail, salle Ferrer.

A 6 heures, assemblée générale au siège, 41, rue Thubaneau.

Cours d'éducation. — Samedi 25 courant à 9 heures, au ban Jeannot, boulevard de la Corderie, causerie par un copain.

HENIN-LIETARD

Grupo libertaria. — Un cours de langue internationale ido a lieu tous les samedis, à

7 heures et demie, chez Ferdinand Constant, rue de Douai.

Tous les camarades internationalistes y sont cordialement invités.

ANGERS

Groupe d'Education sociale. — Réunion à la coupé d'Angers-Doutre, le samedi 4 mars. Causerie par un camarade : sujet traité : *Le syndicalisme et les partis politiques*.

Invitation à tous les camarades.

Petite Correspondance

ROUSSEAU. — Impossible d'insérer votre communication ; excusez-nous, c'est dans l'intérêt de la propagande. Parce que des individus ont été avec nous à un moment donné, ce n'est pas une raison pour continuer à leur faire accueil lorsqu'ils se tournent carrément contre nous. Autant admettre qu'on vienne faire de la propagande monarchiste dans nos journaux ou dans nos groupes, alors que nous manquons de moyens pour notre propre propagande.

Les camarades Combes et Varennes sont priés de donner leur adresse, à Mariot, 2, impasse Luckner, à Bordeaux.

GREN. — Oui, envoyez article. Ne retrouvons pas votre adresse.

Le camarade de Tourcoing qui a envoyé à Cachet, à l'adresse du Libertaire, une lettre d'envoi S. est prié de lui écrire à nouveau. Il n'a rien compris et ignore tout de cette affaire. Ecrire à la Lutèce Sociale, 39, rue Peyrolère, à Toulouse.

P. E. JULIEN. — Sommes d'accord.

LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. BONNEFF

Les Boulangers ;
Les Terrassiers ;
Les Employés de magasin ;
Les Cheminots ; Le train et la voie ;
Les Travailleurs du restaurant.
Les Cheminots (gares, ateliers, bureaux) ;
Pêcheurs Bretons.
Les Postiers (sous-agents et auxiliaires)

Chaque brochure, avec une couverture illustrée par Delancy : 0 fr. 45 ; franco : 0 fr. 80.

LES METIERS QUI TUENT

par L. et M. BONNEFF

Enquête auprès des syndicats ouvriers sur les maladies professionnelles.
En vente au Libertaire ; une brochure de 110 pages, prix : 0 fr. 75 ; franco : 0 fr. 80.

Une Planchette anatomique

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, l'auteur de « Moyens d'éviter la grossesse », superbe lithographie, en vente au Libertaire. Prix : 0 fr. 15, par la poste 0 fr. 20.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à l'administrateur du Libertaire, 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05	0 40
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 40	0 45
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 40	0 45
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 40	0 45
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25	0 30
Entre paysans (Malatesta)	0 40	0 45
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 40	0 45
A B C du libertaire (Lermine)	0 40	0 45
L'Anarchie (Malatesta)	0 40	0 45
L'Anarchie (A. Girard)	0 05	0 40
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 40	0 45
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20	0 25
La question sociale (S. Faure)	0 40	0 45
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 45	0 50
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 40	0 45
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry	0 45	0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50	0 60
Les déclarations d'Elevar	0 40	0 45

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 40	0 45
La chair à canon (Manuel Devaldes)	0 15	0 20
Aux conscrits	0 40	0 45
Boycottage et sabotage	0 40	0 45
Le Militarisme (Hervé)	0 20	0 45
L'antiparlementarisme (Hervé)	0 40	0 45
Colonisation (Jean Grave)	0 40	0 45
Contre le brigandage marocain	2 25	2 30
La Révolte du 17 ^e	6 10	6 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tobacco-soff)	0 25	0 30
La loi des salaires (Lafargue)	0 40	0 45
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 40	0 45
Boycottage et sabotage	0 40	0 45
Le Machinisme (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève et Sabotage (Fortune Henry)	0 40	0 45
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 40	0 45
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nelliau)	0 40	0 45
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg)	0 40	0 45
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 40	0 45
Le Salarial (Kropotkine)	0 40	0 45
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 40	0 45
Grève générale réformatrice, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 40	0 45
Le Syndicat (Pouget)	0 40	0 45
Les lois scélérates	0 25	0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 05	0 15
Syndicalisme et révolution (P. Pierrot)	0 40	0 45
Le parti du travail (Pouget)	0 40	0 45
Le remède socialiste (Hervé)	0 40	0 45
Le désordre social (Hervé)	0 40	0 45
Vers la Révolution (Hervé)	0 60	0 65
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60	0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 40	0 45
Le syndicat parlementaire (Laisant)	0 40	0 45

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 40	0 45
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 40	0 45
L'école anticapitaliste de caserne et de sacristie (Janvion)	0 40	0 45
Les crimes de Dieu (Séb. Faure)	0 45	0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault)	0 45	0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50	0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 40	0 45
L'action directe (Pouget)	0 40	0 45
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 40	0 45
Les métiers qui tuent (L. et M. Bonneff)	0 70	0 75
Les Terrassiers (L. et M. Bonneff)	0 45	0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 45	0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 45	0 20

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 15	0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05	0 40
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20	0 25
La peste religieuse (Jean Moll)	0 40	0 45
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)	0 40	0 45
Dieu n'existe pas (D. Elmasian)	0 05	0 15
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Lipiaty)	0 50	0 55
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 45	0 20
Justice (Fischer)	0 45	0 45
Les Incendiaires, poème (E. Verneuil)	0 40	0 45
Le procès des quatre (Almeryda)	0 20	0 25
L'éducation de demain (Laisant)	0 45	0 45
L'amour libre (Mad. Verneil)	0 40	0 20
L'immoralité du mariage (Chaugli)	0 40	0 45
Pages choisies d'Aristide	0 40	0 45
Opinions subversives (Clemenceau)	0 45	0 20
L'internationalisme, documents (James Guillaume), 5 volumes	5	5 40
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Schœlcher, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, La livraison)	0 40	0 45
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40	0 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80	1
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbasson)	0 05	0 40
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 40	0 45
A bas les morts (Girault)	0 05	0 40

CHANSONS

Chansons de Lanoff, chaque chanson	0 20	0 25
La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Verneil)	0 40	0 45
Berceuse, avec musique (Madeleine Verneil)	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 40	0 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 40	0 45
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75	0 85
Vues de « La Ruée » (12 cartes)	0 60	0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60	0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1	1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 35
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75	3 35
Anarchisme (Elzacher)	3	3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25	1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition	2 75	3 25

La Révolution et l'Idéal anarchique (Elisée Reclus)	2 75	3 25
Œuvres de Bakounine, tome I, II, III et IV ; chaque volume	2 75	3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75	3 25
Anarchistes (Mackay)	2 75	3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave)	2 75	3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)	3	3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchique (Naquet)	2 75	3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit)	2 75	3 25
En marche vers la Société nouvelle (G. Dubois-Desaulles)	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela)	2 75	3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet	3	3 50
Réformes, révolution (J. Grave)	2 75	3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)	2 75	3 25

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1	1 40
Patrie (Gustave Hervé)	0 95	1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier)	1 80	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet)	3	3 25
La Grande Famille, roman (Grave)	2 75	3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet)	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles)	2 75	3 25
Biribi, roman (Darzent)	2 75	3 25
Cambran, poème de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)	3	3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Ajalbert)	3	3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richet)	1 35	1 50

HISTOIRE